

bien simple : fondez une Ligue nationale, qui ait son organe et faites en Canada ce que Paul Derouède a fait en France.

Mettez à la tête qui vous voudrez, mais, pour Dieu, ayez un peu d'énergie et souvenez-vous toujours du mot d'ordre :

Religion et Patrie !

Car l'Orangisme est là qui vous guette et vous menace.

.

Malheureusement la politique, la *politiquerie* plutôt, tue tout chez nous.

On est bleu ou rouge.

— Qui est canadien ?

— Moi, dit le bleu !

— Allons donc, dit le rouge, c'est moi !

Arrangez vous avec ces deux réponses, débrouillez vous et décidez.

Cela peut durer jusqu'à..... *amen.*

Vous ne vous apercevez donc pas que vous tirez les marrons du feu et que c'est le politicien, Bertrand, qui les mange.

Dieu merci ! le *Monde Illustré* ne fait pas de politique, mais, que diable ! il est canadien et vous parle en canadien.

S'entends-t-on donc une bonne fois ?

Patrie ! qui pense à toi ?

.

La république des Etats-Unis se trouve actuellement dans une singulière position.

Si le président Cleveland mourait avant l'ouverture du Congrès, c'est-à-dire d'ici à huit jours, il ne se trouverait personne pour prendre légalement le pouvoir exécutif en main.

Par la constitution américaine, l'ordre de succession au pouvoir, en cas de mort, est réglé ainsi : Vice-Président, Président du Sénat et Orateur de la chambre des députés. Le Président *pro tempore* exerce alors ses fonctions jusqu'à ce qu'un nouveau président ait été nommé.

Or il arrive qu'au moment où le vice-président Hendricks vient de mourir, il n'existe pas de président du sénat ni d'orateur de la chambre des députés.

Il résulte dans cet état de choses, que si le Président mourait, la machine gouvernementale se trouverait sans ingénieur.

Le même fait s'était déjà présenté en 1881 quand le vice-président Arthur devint président par suite de l'assassinat de Garfield.

Il est probable que le congrès va s'occuper de cette question à sa prochaine session et qu'il prendra les mesures nécessaires pour combler une lacune grave dans la constitution.

LÉON LEDIEU.

PARLEZ AVEC DOUCEUR

(Traduit de l'anglais par A. D. JOBIN)

PARLEZ amicalement ! Il vaut bien mieux régler par l'amour que par la crainte.

Parlez avec douceur. Qu'aucune voix rude ne vienne altérer le bien que nous pourrions faire ici-bas.

Parlez avec douceur. L'amour murmure tout bas les vœux d'un cœur sincère, et l'amitié à des accents qui s'échappent doucement, sa voix est suave et tendre.

Parlez avec douceur au petit enfant ; il vous donnera son amour. Instruisez-le par de douces paroles, bientôt peut-être le ciel l'aura repris.

Parlez avec douceur à la jeunesse ardente ; plus tard son fardeau deviendra lourd en traversant cette vie où l'anxiété abonde.

Parlez avec douceur à la vieillesse débile. N'allez pas affliger son cœur que les soucis ont brisé. Le temps pour elle achève son cours, laissez, laissez-là partir en paix.

Parlez avec douceur et avec tendresse à l'indigence. Qu'elle n'entende de vous aucune parole dure. Ce qu'il lui faut souffrir comble déjà sa peine, sans qu'elle rencontre encore une voix amère.

Parlez avec douceur à l'âme égarée. Cachez la vanité, la faiblesse de tous. Peut-être un manque d'égards la rendra ainsi. Oh ! gagnez-là de nouveau.

Parlez avec douceur. Celui qui donna sa vie pour s'attacher à l'homme rebelle, ne disait pas autre chose à la tempête pour l'apaiser que ces mots : " Fais silence, calme-toi."

Parlez avec douceur. C'est une goutte de baume qui pénètre jusqu'au fond du cœur et s'y loge doucement. Ce que cela peut rapporter de bien et de joie, l'Eternité le dira.

LES BUVEURS DE SANG

SOUVENIR DE GUARDAFUL

Je venais de recevoir l'ordre de rejoindre la division de Chine. Embarqué en ce moment sur le stationnaire de Constantinople et n'ayant pas le loisir d'attendre le courrier des Messageries maritimes, je pris la malle anglaise à Port-Saïd. Les navires de la compagnie du *Prince of Wales* partent de Brindisi huit jours avant que les paquebots français ne quittent Marseille. J'espérais donc pouvoir gagner quelques jours et arriver à destination avec toute la célérité ordonnée par ma feuille de route, en me confiant à la *Britannia*.

On va voir comment cette espérance fut déçue. Après une pénible traversée de la mer rouge, traversée pendant laquelle l'équipage anglais donna plusieurs signes de mutineries, nous atteignîmes le détroit de Bab-el-Mandeb. Le vent était à la remonte venant au sud-ouest, il soufflait avec violence et occasionnait une houle qui imprimait à la *Britannia* des mouvements de tangage excessifs. Ce remue-ménage, succédant tout à coup au calme effrayant que nous venions d'éprouver pendant dix jours, produisit sur les esprits des hommes du bord une réaction qui nous couta cher.

J'ai dit que des signes de mutinerie avaient été remarqués. La principale cause en était un pauvre petit mousse de douze ans, un chérubin aux cheveux blonds, longs et bouclés, qui avait vu le jour sur la côte d'Irlande. Cet enfant avait, dans la tâche que l'on appelle la propreté du navire, mission d'aller fourbir la girouette du grand mâât. Par les soixante degrés de chaleur à l'ombre que nous subissions, il n'avait pu grimper jusqu'au faite du mâât de-perroquet. Un gabier qui le surveillait de la hune le brutalisa en vain. La force manqua au petit martyr. Le gabier le rapporta évanoui sur le pont. Le second, ne connaissant que la règle, ordonna à deux matelots de se hisser dans les enfléchures et d'aller remplir l'office du mousse.

Ceux-ci, deux gaillards d'une force peu commune, refusèrent d'obéir, prétextant qu'il faisait trop chaud et que ce n'était pas à leur affaire. Comme on le pense ils furent mis au fer. D'autres allèrent fourbir la girouette mais, quand ils descendirent, ils avaient tant souffert de l'ardeur du soleil, qu'ils jurèrent de tirer vengeance et de l'inflexibilité du second *captain* et de la paresse du *ship-boy* qui, selon eux, était un grimacier et un fils d'Irlandais, c'est-à-dire moins que rien. Bientôt les deux compagnons punis furent extraits de la cale. Tout le gaillard d'avant s'apitoya sur leur sort, et il fut décidé que le mousse serait *deft in the sea*, pendant le repas des officiers. Cela voulait dire que la victime serait amarrée sous les aisselles au moyen d'un cartahut, et que tandis que le navire filerait ses onze nœuds, elle serait plongée au fil de l'eau, retombant de tout le poids de son corps d'une hauteur de dix-huit pieds environ. Cette opération devait être exécutée par les deux gabiers qui avaient été jetés aux fers. Les deux autres attireraient le mousse dans le poste, le bâillonneraient et le livreraient à ses bourreaux.

En effet, nous venions à peine de commencer à dîner, lorsqu'un timonier vint avertir le second de ce qui se passait à l'avant. Outré d'une semblable brutalité, je me levai seul de tous les convives et je suivis le second. Le spectacle qui m'attendait était déchirant. Dépouillé de sa chemise, le torse complètement nu, le pauvre petit était évanoui sur le gaillard. La peau était marbrée par des taches, les unes violettes, les autres livides. Quel-

ques gouttes de sang perlaient sur la poitrine ; l'épiderme avait été déchiré par la morsure de la corde. Les cheveux étaient collés sur les tempes. Les lâches lui avaient lié les mains derrière le dos. L'une d'elle, brisée, pendait inerte.

Le second ordonna aux coupables de le dénouer. Personne ne broncha dans la foule des matelots qui faisaient cercle. Sur ces entrefaites, le commandant, prévenu, survint armé de deux revolvers et suivi du capitaine d'armes. Il répéta l'ordre du second. Même silence. Le mot était donné. Le commandant mit alors en joue un grand diable de six pieds, qui avait le sourire aux lèvres et, d'une voix brève, il enjoignit à l'équipage de changer le partage des chaînes des ancras comme punition. Ils s'agissait de retirer les chaînes de leurs puits, de les élonger sur le pont et de les rentrer ensuite. Ce travail, exécuté dans la mer Rouge au moment du repos du soir, n'était point du goût des coquins. Aussi, non-seulement ils ne bougèrent pas, mais encore ils commencèrent à murmurer. Puis le matelot couché en joue se baissa vivement. Il tenait à la main une barre d'aspect. Il la jeta après l'avoir fait tourner autour de sa tête contre le commandant, qu'il atteignit en plein front. Alors le second s'effaça, me faisant signe de l'imiter. Six hommes qui formaient l'escorte du capitaine d'armes s'emparèrent de l'agresseur et le descendirent à fond de cale, tandis que le second, les autres officiers qui s'étaient enfin dérangés et moi, nous persuasions à ses complices que le mieux qu'ils avaient à faire pour ne point achever de gâter leur situation était de subir leur punition.

Dès que le calme fut rétabli, j'emportai James dans ma cabane et, avec l'aide du docteur, je le ranimai, pansai ses plaies et son poignet brisé. C'était horrible de voir ce petit être endurer patiemment ses souffrances, alors que nous nous efforcions de lui remettre en place les os du métacarpe. Il nous regardait avec ses jolis yeux bleus qui se mouillaient à chaque instant de grosses larmes, et qui nous disaient merci. Le sommeil le prit bientôt. Il eut le délire et pendant ce délire je l'entendais à intervalles égaux prononcer un nom que je sus après être celui de sa mère.

Il va sans dire que je gardai ensuite près de moi l'infortuné *ship boy* et que je ne lui permis pas de retourner à l'avant. Au bout de trois jours, nous étions les meilleurs amis du monde. Je connaissais toute son histoire, sa vie plutôt, car une histoire, il n'en avait pas. Fils unique de la veuve d'un marin de la côte d'Irlande, dont le père s'était noyé en montant une embarcation de sauvetage qui portait secours à un trois-mât anglais, il s'était engagé à l'âge de dix ans afin de venir en aide à sa mère. Celle-ci n'avait en effet comme moyens d'existence que la dilique de son enfant et ce qu'elle retirait de la pêche aux coquillages. Il me raconta naïvement combien il avait été fier le premier mois de son embarquement quand il avait envoyé la valeur de quinze shillings à Jenny O'Moor. Et, chose étrange, mais que l'on rencontre souvent, il aimait la mer, bien qu'elle lui eût ravi l'auteur de ses jours.

Tout cela fit que je m'attachai sincèrement au petit mousse. Au demeurant c'était une charmante nature. Il avait un cœur d'or et le lendemain de son supplice il me pria d'aller demander la grâce du grand matelot qui avait failli tuer, à cause de lui, le commandant de la *Britannia*.

Pauvre mignon ! La grâce de ces bandits qui t'avaient tant fait souffrir et qui, par la suite, t'ont si ignominieusement torturé. Car il faut que je raconte enfin l'épisode qui cause le titre de ce récit. Bien qu'il m'en coûte de me le rappeler, je veux le dire afin qu'il soit à la honte de la nation à laquelle appartenait l'équipage de ce navire : à la nation anglaise. Je demande seulement la permission de ne point m'y attarder.

(La fin au prochain numéro)

La méchanceté la plus dangereuse est celle qui se cache sous le voile de la bonhomie.

Un homme seul peut voir avec une indifférence complète l'amour dont il est l'objet. Une femme ne peut jamais y rester insensible.

Parler beaucoup et bien, c'est d'un homme d'esprit—beaucoup et mal, c'est d'un étourdit—peu et bien, c'est d'un sage—peu et mal, c'est d'un sot.